



UKRAINE

Veillée d'armes à Odessa

Bombardée trois nuits de suite, la mythique ville de la mer Noire retient son souffle. Ici, chacun résistera jusqu'au bout à l'agresseur russe.

PAR OLIVIER WEBER (ODESSA)

Le vent a beau souffler sur Odessa ces derniers jours, le ciel reste obscurci. Noir de fumée. Celle des réservoirs de carburant frappés lors du bombardement du port par les Russes. Noirs de tourments aussi, pour les Odessites qui attendent avec inquiétude la grande bataille, après une première tentative de débarquement de l'armée russe.

La ville mythique, qui a accueilli des dizaines de communautés depuis des siècles, Grecs, Italiens, Polonais, Tatars et juifs, retient son souffle. Pourtant, une incroyable détermination sourd des rues, devant les barricades, dans les abris, face aux herses soudées à la va-vite, les « hérissons tchèques », murets de béton et poutrelles d'acier qui servent de défenses anti-chars. Une veillée d'armes à l'ouest des villes martyres de Kherson et de Marioupol.

Alexander Domanov, qui patrouille ce soir-là, connaît les quartiers comme sa poche. Le jour, il est tavernier, guitare à la main, à la tête d'un célèbre café en sous-sol, le Michka Yapontchik, du nom d'un Robin des Bois local, qui sert des plats traditionnels et de la cuisine juive au milieu d'un capharnaüm d'objets retraçant l'histoire d'Odessa depuis sa fondation à la fin du XVIII^e siècle – vieux billets de banque, emprunts russes, carte de la ville en français esquissée au temps du duc de



Alexander Domanov lors d'une patrouille.

Richelieu, le gouverneur de la ville. La nuit, le robuste Alexander rejoint une équipe de volontaires de la défense territoriale qui traquent les pillards, arrêtent les espions et ramènent l'ordre en cas de grabuge dans une mégapole qui fut longtemps un fief de la pègre. A l'approche du couvre-feu, il s'engouffre dans un parking du centre-ville aux côtés d'une centaine d'autres *volontaires* pour écouter les ordres du jour distillés par le chef de la police, Viatcheslav Gorintsev. Les visages sont tendus, les gestes déterminés. « Préparez-vous au



pire, tout peut arriver dans cette ville! », lance le maître de cérémonie. Les hommes arborent des kalachnikovs, des poignards, des fusils de chasse et des fusils-mitrailleurs. C'est une ambiance étrange qui rappelle une guerre de partisans, une intention de guérilla urbaine où l'on est prêt à se battre quartier par quartier, rue par rue. Avant de rompre les rangs, le restaurateur milicien écoute un dernier conseil : « Débranchez l'adrénaline et faites fonctionner votre tête! » Puis il s'engouffre dans la nuit, non loin du port, désespérément silencieux, celui que contait dans les années 1920 Isaac Babel dans ses *Récits d'Odessa*. Cette nuit, le volontaire de la défense territoriale est en quête des *diversants*, les espions à la solde de la Russie.

A l'entendre, les conspirateurs seraient nombreux dans Odessa, dont même les plages de sable ont été minées. Si la ville aux allures méditerranéennes a été visée par l'artillerie russe trois nuits de suite cette semaine, c'est à cause des traîtres, dont certains ont loué un appartement depuis des mois, et pour beaucoup bien rémunérés. Les patrouilles viennent ainsi d'arrêter plusieurs hommes, soupçonnés d'avoir envoyé les coordonnées de lieux stratégiques aux services de renseignement russes. « Ce matin encore, on a neutralisé un informateur, souffle Alexander Domanov, et l'autre jour deux gardes dans une voiture aux fausses plaques près d'un pont stratégique. On a compris qu'Odessa était l'une des cibles principales de Poutine à cause de notre port, mais aussi de notre culture d'ouverture, contraire à la sienne. » Un plan d'infiltration dûment préparé, selon le préfet militaire d'Ouman, au nord d'Odessa, Igor Myklashchuk. « Plus une ville est grande, plus les espions peuvent s'y mêler, confie ce chercheur en sciences politiques de 39 ans devenu soudainement hiérarque guerrier. On craint ces saboteurs. Heureusement, notre service de renseignements, le SBU, est efficace. »

A Odessa, chacun sait que la ville représente le poumon du pays : 80 % des céréales d'Ukraine sont exportées via ses quais, aux grues désormais immobiles. Cela perturbe Nikolai Vikmyansky, figure du grand port et homme d'affaires dans l'import-export. « Vous voyez l'horizon de



Nikolai Vikmyansky au centre humanitaire de la ville.

la mer Noire? Tout est bloqué par les fré-gates russes, lance ce spécialiste de la distribution alimentaire, en blouson de cuir de motard et au visage buriné. Qu'importe, on va trouver d'autres moyens pour vendre nos récoltes. Les paysans ont déjà recommencé à planter, sur ordre du gouvernement. On ira vers l'autosuffisance, et on dispose de stocks pour un an. Le problème va être l'augmentation des prix dans le monde, avec le blé qui nourrit l'Afrique et le Moyen Orient. »

Un jugement que confirme Valéry Zakharchuk, le directeur d'Urkland, entreprise agricole de silos à grains qui dispose de la deuxième plus grande surface agricole du pays, véritable grenier à blé. « Dans mes silos, je stocke jusqu'à 130 000 tonnes, mais les céréales ne peuvent plus être expédiées à l'étranger. » Ex-officier de l'armée soviétique, il estime que les militaires russes ont subi d'énormes pertes, en raison du manque de préparation mais aussi des lacunes logistiques, sans parler de la combativité des forces ukrainiennes. « Poutine veut nous affamer en bloquant l'accès à la mer Noire, mais cela ne fait que nous rapprocher de l'Europe par les réseaux routiers. » L'ancien de l'Armée rouge rappelle, ironie du sort, que les récoltes de l'année précédente avaient enregistré un record national, soit 106 millions de tonnes.

Le prêtre Alexander Smerechynsky reste lui aussi à quai. Aumônier militaire de la marine ukrainienne, il continue de « sauver les âmes » des marins. Il raconte qu'une frégate ukrainienne a été coulée et qu'un autre navire s'est sabordé pour éviter de tomber aux mains des Russes. « Avant la guerre, cette ville était divisée entre les russophones et ceux qui parlent ukrainien, dit le religieux en treillis militaire et visage christique, cheveux longs sur courte barbe. Désormais, tout le monde ou presque soutient la cause de la liberté



Alexander Smerechynsky, aumônier.

et de l'indépendance. C'est cela, aussi, l'erreur de Vladimir Poutine. »

Au rez-de-chaussée d'un immeuble datant du temps des tsars, des femmes s'activent à tisser de grands filets de camouflage, d'autres à remplir des rations pour ceux qui montent au front, en direction de Mykolaïv, aux abords défendus par les forces spéciales. A Odessa comme ailleurs, l'arrière tiendra. Sur la scène vide de l'Opéra de style baroque construit en 1887 et protégé par des sacs de sable, à deux pas du fameux escalier Potemkine aux 192 marches et de la statue du duc de Richelieu, le directeur adjoint évoque les prochaines représentations, avec sa centaine de musiciens et autant de danseurs, dont la plupart servent dans la défense territoriale ou rejoignent les associations d'entraide lorsqu'ils ne répètent pas le prochain opéra, *Ekaterina*. « C'est notre manière de participer à l'effort de guerre, dit Sergueï Mulberg, lui-même clarinet-tiste. Mon personnel va jouer dans les rues et sur les plages. Ça redonne le moral à la population, si besoin était. » Dans la rue voisine, un trompettiste donne écho à ses propos d'espérance. « Jamais je n'ai vu un peuple qui résiste avec autant d'énergie et se mobilise aussi collectivement pour ses libertés », commente Jean-Christian Kipp, de la Fondation Odysseus, en Ukraine pour une mission sur les droits humains.

« On résistera jusqu'au bout », estime l'historien Andreï Krasnozhan, recteur de l'université d'Odessa. Dans sa petite maison de pêcheur, cet universitaire raconte l'histoire de la ville, son esprit unique, son sens de l'ingéniosité. C'est depuis sa bicoque qu'il a entendu des missiles s'abattre sur le port. L'autre jour, il a filmé deux frégates russes en provenance de Crimée, l'*Amiral Makarov* et l'*Amiral Essen*, bombardant la côte depuis le large. Lorsqu'on lui demande s'il est inquiet d'une nouvelle tentative de débarquement, l'historien de la ville, auteur d'un roman, *Kotly*, sur les partisans luttant dans les catacombes en 1941 contre les nazis, répond avec malice : « Pas le moins du monde. Lors de la canonade, ma femme Elena était dans la cuisine avec notre fils de 5 ans et me demandait calmement de compter les points en soupirant : "Ah, je sens que les Russes vont encore perdre..." » Odessa la belle n'a rien perdu de son légendaire humour. ✱